N° 5.

L'ORPHELIN

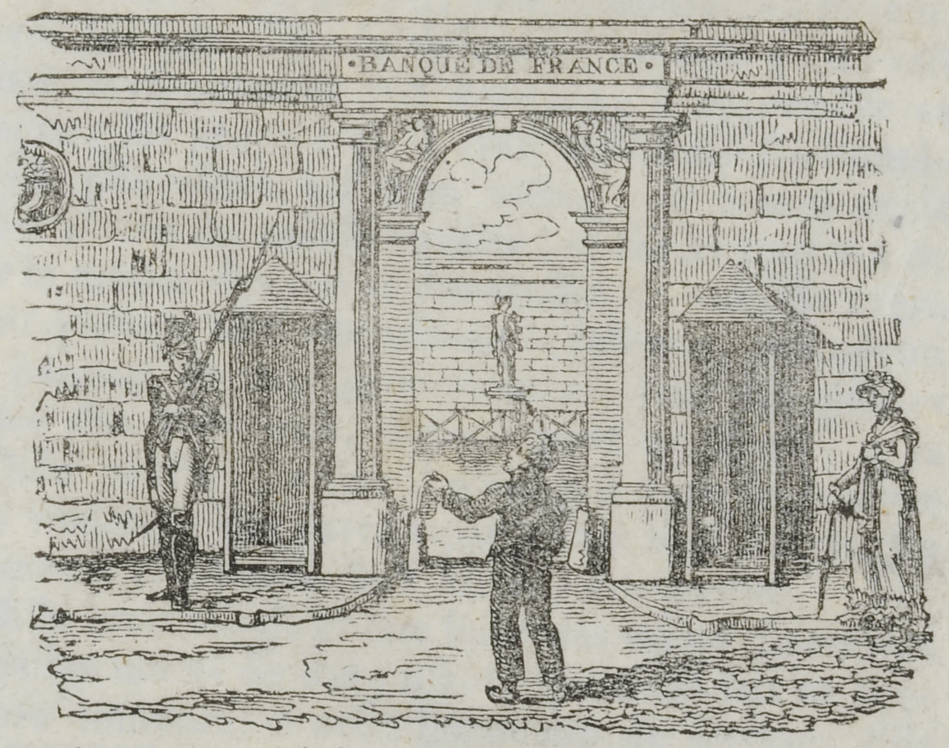
OU

LA TENTATION DU PAUVRE.

Qui est-ce qni montera en la montagne de l'Eternel? Ce sera l'homme qui a les mains pures et le cœur net.

PSAUME XXIII, 3, 4.

DEUXIÈME ÉDITION.



PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ DES TRAITÉS RELIGIEUX DE PARIS, ET SE TROUVE AU DÉPÔT CENTRAL, CHEZ HENRI SERVIER, LIBRAIRE, RUE DE L'ORATOIRE-SAINT-HONORÉ, N° 6.

1824.

Tuan Hait 1972

L'ORPHELIN

OU

LA TENTATION DU PAUVRE.

Jean Pascalis avait dix-neuf ans lorsqu'il perdit sa mère, et, bientôt après, la petite fortune qu'elle lui avait laissée. Heureusement, cette bonne veuve avait donné à son fils une éducation qui, au besoin, devait lui tenir lieu de richesses. Le soin qu'il avait mis à perfectionner son écriture, à apprendre sa langue; les progrès qu'il avait faits dans l'arithmétique pouvaient lui être utiles : il commençait aussi à être un habile ouvrier, et faisait tour à tour sur le métier des bas et des étoffes de soie. Sa mère était pieuse; elle connaissait la religion, comme on la connaît encore généralement dans les petites villes des Cévennes, département du Gard, pays qu'elle habitait, et où il n'est pas rare de trouver des vieillards qui savent par cœur tout l'Évangile et même une partie de l'Ancien-Testament.

Elle avait mis de bonne heure les saintes Ecritures dans les mains de son enfant, qui avait fait sa première communion avec beaucoup de ferveur. Elle lui faisait lire tous les jours un chapitre de l'Évangile, et l'avait accoutumé à ne jamais manquer, le dimanche, d'assister au service divin. Aidé des instructions de sa mère, et béni du Seigneur qui le disposa à en profiter, le jeune Pascalis avait compris de bonne heure les doctrines du christianisme; les

passages de l'Ecriture, qui, dans les épreuves de la vie, rappelent l'homme à Dieu, aux consolations de la religion, et aux espérances qu'elle donne, avaient surtout fait sur son cœur docile une impression ineffaçable. Parmi ces passages, il avait particulièrement recueilli les suivans : *Il n'y a point de maison qui n'ait été bâtie par quelqu'un; or celui qui a bâti toutes ces choses, c'est Dieu* (1). *La crainte de Dieu est le commencement de la sagesse* (2). *Ne craignez point ceux qui ôtent la vie du corps, et qui après cela ne peuvent rien faire de plus; craignez celui qui, après avoir ôté la vie, a encore le pouvoir de jeter dans la géhenne* (3). *Abstenez-vous de tout ce qui a quelque apparence de mal* (4). *Faites attention à tout ce qui est honnête, à tout ce qui est juste, à tout ce qui est pur, à tout ce qui est aimable, à tout ce qui donne une bonne réputation, à tout ce qui est vertueux, à tout ce qui est digne de louanges* (5). *Tout arbre qui ne porte point de bon fruit sera coupé et jeté au feu* (6). *Sans la sainteté, personne ne verra le Seigneur* (7). *Nous sommes l'ouvrage de Dieu, ayant été créés en Jésus-Christ pour faire les bonnes œuvres* (8). *Si quelqu'un est en Jésus-Christ, il est une nouvelle créature* (9). *Celui qui dit qu'il demeure en Jésus-Christ doit marcher comme il a marché lui-même* (10). Mais si Pascalis était convaincu que *la foi est agissante par la charité* (11), et qu'elle est *morte sans les œuvres* (12), il n'ignorait pas que ce n'est point *par les œuvres que nous som-*

(1) Hébreux, III, 4.
(2) Proverbes, IX, 10.
(3) St. Luc XII, 4, 5.
(4) I Thessaloniciens, V, 22.
(5) Philippiens, IV, 8.
(6) St. Matthieu, III, 10.
(7) Hébreux, XII, 14.
(8) Ephésiens, II, 10.
(9) II Corinthiens, V, 17.
(10) St. Jean, II, 6.
(11) Galates, V. 6.
(12) St. Jacques, II, 26.

mes sauvés, mais par la grâce, par la foi (13), *gratuitement, par la rédemption qui est en Jésus-Christ* (14); *et que Jésus-Christ est devenu, par la volonté de Dieu, notre sagesse, notre justice et notre sanctification* (15). On avait inspiré, dès sa naissance, à l'orphelin une grande aversion pour la paresse et l'oisiveté; il n'oubliait pas les paroles d S. Paul à ce sujet : *nous apprenons qu'il y en a quelques-uns parmi vous qui mènent une vie déréglée, qui ne travaillent point et qui vivent dans la curiosité; c'est pourquoi nous recommandons à ces sortes de gens et nous les exhortons de la part de notre Seigneur Jésus-Christ de travailler et de manger leur pain paisiblement* (16). *Que celui qui dérobait ne dérobe plus, mais qu'il travaille de ses mains et à de bonnes choses* (17).

La nécessité se joignait à la force des principes religieux de Pascalis pour lui faire désirer de l'occupation. Privé, comme nous l'avons déjà dit, de sa mère et de son modeste héritage, il demandait du travail, ne put s'en procurer, et se vit obligé de quitter la petite ville qu'il avait jusqu'alors habitée, pour aller à Nismes, dont les nombreuses manufactures pouvaient, ce semble, lui fournir des ressources. Le commerce avait alors si peu d'activité, qu'à Nismes, à Avignon, à Lyon même, il ne put trouver de l'ouvrage; ce qui le détermina à prendre le chemin de Paris, où on lui en faisait espérer. Une personne qui s'intéressait à lui, le munit, pour cette ville, d'une lettre de recommandation pour le chef d'un atelier considérable. En voyageant sans rien gagner ; sa

(13) Ephésiens, II, 8, 9.
(14) Romains, III, 22. 23.
(15) I Corinthiens, I, 30.
(16) II Thessaloniciens, III, 11, 12.
(17) Ephésiens, IV, 28.

bourse était devenue de jour en jour plus légère : il ne lui restait presque rien quand il arriva à Paris. Dès le lendemain de son arrivée, il court pour demander de l'occupation au chef d'atelier auquel on l'avait adressé. Il fut accueilli avec politesse, mais il eut le chagrin d'apprendre qu'on venait de renvoyer presque tous les ouvriers, faute d'ouvrage. Qu'on juge de la tristesse de l'orphelin ! peu de jours passés sans qu'il pût travailler épuisèrent sa bourse et le forcèrent à accepter la petite somme de cinquante francs que lui offrit un de ses compatriotes, nommé Gervais, marié depuis peu, et dont les ressources étaient très-bornées.

Au lieu de s'abandonner au découragement, Pascalis ne cessa de courir du matin jusqu'au soir et d'un bout de la ville à l'autre, offrant partout ses services et partout essuyant des refus qui lui serroient le cœur. Qui sait ce que réserve à l'orphelin pieux, mais pauvre et délaissé, le séjour dangereux d'une ville comme Paris? Un jour qu'il avait fait, à jeun, et sans plus de succès que les jours précédens, des courses extrêmement fatigantes, comme il traversait le Palais-Royal, il fut saisi tout-à-coup d'un mal aise si pénible que, se sentant défaillir, il fut obligé de se jeter bien vîte sur la chaise qui se trouvait le plus à sa portée. La femme à qui ces chaises appartenaient n'était pas à son poste. Pascalis, assez promptement remis de cette indisposition passagère, avait la possibilité de quitter sa place sans être aperçu; mais il n'eut pas la pensée de profiter de ce hasard pour épargner ses derniers sols. « Ne pas payer la petite rétribution que je dois, se dit-il à lui-même, serait presque aussi blâmable que d'en prendre la valeur dans la poche de quelqu'un; et, parcequ'en s'éloignant, cette femme manque de prudence, je ne dois pas, moi, Jean

Pascalis, manquer à la probité, comme si j'ignorais que Dieu est présent partout, et que ses yeux sont continuellement ouverts sur moi. » En faisant ce raisonnement, l'honnête jeune homme avait cherché et trouvé la loueuse de chaises; il lui donna deux sols, sur le petit nombre de ceux qu'il destinait à son souper. Se hâtant de sortir par le perron du Palais-Royal qui donne dans la rue des Petits-Champs, et passant ensuite par la rue de la Feuillade, il y trouva beaucoup de personnes rassemblées. On lui apprit qu'un homme avait été renversé par un cabriolet, qu'on venait de le conduire chez lui, où il serait promptement remis de quelques contusions légères qu'il avait reçues. Pascalis, ne pouvant être utile à ce malheureux, continua son chemin. A peine arrivé sur la place des Victoires, il voit à terre un papier plié comme une lettre; il le ramasse, y cherche en vain une adresse, et sa surprise est extrême en y trouvant un billet de banque de mille francs. Ému, troublé, il le mettait dans sa poche, rêvant aux moyens qu'il pourrait trouver pour découvrir celui qui en était propriétaire, lorsqu'il fut acosté par un de ses compatriotes, nommé Pierre Roussel. C'était un homme de vingt-huit à trente ans, qui avait eu occasion, peu d'années auparavant, de rendre quelques légers services à la mère de Pascalis; cette bonne mère, craignant qu'il ne se liât avec Roussel, s'était fait un devoir de dire à son fils bien des fois : « Pierre n'est pas un méchant homme; mais n'ayant pas été élevé dans la crainte de Dieu et l'amour du Sauveur, il n'a d'autres principes que ceux qu'il s'est donnés lui-même, et il a pris l'habitude de les accommoder selon les circonstances de sa vie ou les penchans de son cœur : c'est un homme qui répète à tout propos que

la *première charité commence par soi-même, que chacun est pour soi dans ce monde*; il a enfin adopté comme des règles de conduite fort sages, toutes ces maximes banales qui tendent à justifier l'égoïsme et la mauvaise foi. » Elle aurait pu ajouter que de bons mouvemens se mêlaient parfois à ses vices. Peu délicat sur la manière d'acquérir de l'argent ou du crédit, il en usait ensuite avec générosité toutes les fois qu'il pouvait être utile.

Comme Pierre était curieux, indiscret et bavard autant que disposé à obliger, il voulut absolument conduire chez lui Pascalis, qui, se trouvant fatigué et très-loin de son logement, céda aux instances qui lui étaient faites. Il fut charmé de se reposer quelques instans. Pierre se fit apporter une bouteille de bière et un morceau de cervelas; et, tout en mangeant avec l'orphelin, il se mit à le questionner sur sa position : « Elle n'est pas heureuse, répondit celui-ci, je n'ai pu encore me procurer de l'ouvrage. Mais parlons d'autres choses, Pierre : vous connaissez Paris; pourriez-vous me dire comment l'on doit s'y prendre pour découvrir le propriétaire d'un objet perdu? — Auriez-vous donc trouvé quelque chose de précieux, mon cher? ce serait un coup du ciel; et dans la position où vous êtes, il est naturel de profiter d'un heureux hasard, d'un miracle qui semble fait en votre faveur. On a, ma foi ! raison de dire, ajouta Pierre en se frottant les mains d'un air joyeux, que Dieu n'abandonne jamais les honnêtes gens. — C'est par cette raison, reprit Pascalis, d'un ton ferme et décidé, que je cherche à découvrir le propriétaire de l'objet perdu. — Je devine que vous avez trouvé quelque bijou qui pourrait être aisément reconnu; alors il faut certainement beaucoup de prudence : les suites de tout cela seraient peut-être

très-fâcheuses; vous auriez à craindre.. —Je ne crains que les remords et la colère de Dieu, interrompit vivement l'orphelin. — D'où je conclus que c'est de l'argent que vous avez trouvé; de l'argent? n'est-il pas vrai? — Non, mais un billet de banque de mille francs. — Eh bien! mon cher enfant, s'écria Pierre en secouant la tête d'un air important, je parierais qu'il est bien riche l'homme qui a perdu ce billet! les pauvres gens n'ont jamais de si fortes sommes; mille francs, c'est comme rien pour celui qui a de gros revenus, tandis que pour vous c'est une fortune. Qui sait, poursuivit l'impitoyable bavard, qui sait si Dieu n'a pas permis que quelque vieil avare ait perdu ce billet, pour qu'il entrât dans la poche d'un brave jeune homme, qui d'ailleurs ne fera pas un mauvais usage de cet argent? Et d'abord vous qui êtes scrupuleux, vous payerez vos dettes si vous en avez; ensuite vous donnerez aux pauvres; et ne vaut-il pas autant, mon cher, secourir des malades et des veuves, et vous garder quelque chose pour vous-même, que de rendre ce billet à un avare, je le répète, qui garde tout pour lui, ou à quelque prodigue qui le perdra sur un coup de dé ou à *rouge* ou *noir?* »

L'orphelin ne put placer un seul mot pendant ce long raisonnement que Pierre termina en disant : Allons, camarade, vivent les billets de banque; buvez un coup là-dessus, et songez que faire cette restitution ce serait faire une sottise. — Je suis très-décidé à prendre tous les moyens de découvrir celui à qui appartient le billet; et si mes recherches sont inutiles, au moins garderai-je ces mille francs sans y toucher. — Pour le coup, vous n'avez pas seulement de la probité, mais un grain de folie, mon pauvre garçon; veuillez vous rasseoir sur votre chaise, je n'ai plus que deux mots à vous dire :

Celui à qui vous rendrez le billet vous devra une récompense, c'est de toute justice; et s'il ne vous l'offrait pas, vous seriez en droit de la lui demander. Or, si vous avez le droit d'exiger un cadeau en sa présence, vous pouvez, en son absence, disposer d'une petite partie des mille francs, d'autant qu'un jour vous pourriez rendre cet argent.

Pascalis secoua la tête comme quelqu'un qui n'est pas persuadé; mais, soit qu'il ne voulût pas s'engager dans une longue discussion, soit qu'il craignît d'écouter plus long-temps des conseils que sa triste position rendait si dangereux, il prit congé de son compatriote, loua la bière qu'ils venaient de boire ensemble, et s'achemina vers la banque de France, avec l'intention d'y déposer le billet qu'il avait trouvé. Les portes en étaient fermées, et le pauvre orphelin retourna chez lui, ne pouvant penser à autre chose qu'à tout ce que lui avait dit Pierre. Rentré chez lui, il se répétait qu'il était bien décidé à restituer le billet, mais que celui à qui il appartenait lui pardonnerait peut-être d'avoir disposé de vingt francs, par exemple, parce qu'il lui devrait bien cette petite somme pour sa récompense..... Mais a-t-on besoin d'une récompense, toutes les fois qu'on s'abstient d'une mauvaise action, ajouta Pascalis. Allons, courage! poursuivit-il, mon parti est pris; je ne cesserai pas d'être honnête homme et chrétien; et, malgré ma misère, je ne disposerai pas d'un sol de ce billet, à moins que Gervais ne vînt réclamer l'argent qu'il m'a prêté; car alors quel parti devrais-je prendre? Tout en se parlant ainsi à lui-même, il était extrêmement agité; il se promenait à grands pas dans sa chambre. Un jeune garçon, d'une douzaine d'années, frappe doucement à la porte; il entre, remet une lettre à l'orphelin, en

lui disant : Je travaille dans le même atelier que M. Gervais ; et comme je demeure près d'ici, il m'a prié en passant de vous donner ce papier ; demain, à midi, il viendra chercher la réponse. L'enfant parti, Pascalis ouvre la lettre, elle contient les motifs qui obligent Gervais à réclamer avec instance la petite somme qu'il a prêtée à l'orphelin. Celui-ci est aux prises avec une tentation à laquelle on peut craindre de le voir succomber. Il est profondément affligé de la demande que lui fait Gervais ; il ne prévoit pas non plus comment il pourra se procurer à lui-même un morceau de pain, et les conseils de Pierre reviennent malgré lui se mêler à ses réflexions : en attendant, dix heures sonnent ; la fatigue de la journée lui fait sentir le besoin du repos ; il ferme sa porte, se dispose à se mettre au lit. Quoiqu'il ait l'habitude de terminer sa journée par la lecture de la Bible et la prière, il est possible qu'en ce moment d'angoisse il ne songe point à lire la parole de Dieu, ni à se recueillir. Trop souvent, hélas ! les chagrins, les soucis de la vie interrompent nos pieuses habitudes, au lieu d'accroître notre confiance en Dieu ; et l'on se borne à porter ses regards vers la terre, comme si elle pouvait nous fournir des lumières, des consolations, des remèdes dans le malheur, tandis qu'il faudrait élever son âme vers celui qui peut guérir toutes les blessures et préserver de tous les dangers !

Laissons maintenant Pascalis à ses réflexions et à ses combats pour nous transporter dans la demeure d'un marchand nommé Dumont ; apprenons à nos lecteurs ce qui lui était arrivé pendant la journée où nous n'avons pas quitté l'orphelin. M. Dumont était un homme de bonnes mœurs, connu par sa probité ; il avait essuyé, dans son petit

commerce de mercerie, une suite de revers, dont les derniers venaient de réduire sa mince fortune à une partie des objets qui restaient encore dans son étroite boutique. Son propriétaire, auquel il devait près d'une année de loyer, le menaçait de faire saisir ses meubles; le boulanger ne voulait plus fournir du pain à crédit à sa femme et à ses trois enfans, lorsqu'heureusement un billet de banque de mille francs dû et payé à M. Dumont avait calmé ses inquiétudes. Il en nota de suite le numéro sur ses tablettes, car c'était un homme accoutumé à l'ordre; il plia ce précieux billet dans du papier, l'enfonça soigneusement dans la poche intérieure de sa redingote, et s'achemina sans délai vers la banque. A peine entré dans la rue de la Feuillade par la place des Victoires, il fut heurté avec violence par un cabriolet qui le jeta sur le pavé, où on le trouva évanoui; grâce aux soins qu'on lui prodigua sur-le-champ, il reprit assez vite l'usage de ses sens; il voulut retourner chez lui, et près d'y arriver, il dit adieu aux dignes gens qui l'avaient secouru. Revenu enfin de sa frayeur, il pense à son billet de banque, il le cherche, ne le trouve plus, entre sur-le-champ à la banque qui était à deux pas de là, pour y donner le numéro que ce billet portait. La banque était fermée; le marchand, malgré la douleur qu'il éprouve aux reins et à une jambe, se traîne péniblement jusque chez sa cousine Lamy, lui conte son malheur, et obtient d'elle la promesse que, le lendemain de très-bonne heure, elle ira à la banque et qu'elle enverra aussi au bureau des *Petites-Affiches* pour y faire insérer l'avis qu'il se hâte d'écrire. Sa cousine, après lui avoir fait prendre quelques cuillerées d'un bon cordial, le fit conduire chez lui. Il était attendu depuis long-temps par sa

femme à laquelle il raconta son accident; mais, afin de lui cacher la perte qu'il avait faite et qui était pour lui le comble du malheur, il se hâta de se mettre au lit, et répéta qu'il avait besoin de repos. La petite boutique fut fermée plutôt que de coutume; à force de recommander le silence aux enfans, ils cessèrent de faire des réflexions sur les vilains cabriolets qui écrasent les passans.

La cessation du bruit ne fit pas trouver le sommeil au malheureux marchand. Il se représentait ses enfans et sa femme sans asile, sans pain. Ce que contenait sa boutique suffirait à peine pour payer ses créanciers; il se livrait enfin aux idées les plus pénibles, tandis que sa douce compagne, avec une piété encore plus fervente que de coutume, rendait grâces à Dieu de lui avoir conservé le meilleur des époux; et, comme à l'agitation produite par l'accident arrivé à son mari se joignait en elle un peu d'inquiétude sur les suites qu'il pouvait avoir, il fut impossible à cette excellente femme de fermer l'œil pendant la nuit. Elle se leva à la pointe du jour. Peu après on frappa rudement à sa porte: Qui est là? demanda-t-elle. — C'est moi, c'est moi, répondit le propriétaire avec sa grosse voix qui était aisément reconnue. — Vous avez su, monsieur, l'accident arrivé à mon mari, et je vous remercie de ce que vous venez savoir de ses nouvelles, dit la marchande en ouvrant la porte; — Bah! bah! je viens savoir des nouvelles de mon argent, je ne viens pas pour écouter des sornettes. Mon argent, mon argent à midi, ou bien hors d'ici dès ce soir, sans vos meubles.... Cet homme inflexible s'éloigna à l'instant, sans laisser à madame Dumont le temps de lui répondre. Elle se rapprocha du lit de son mari; et, remarquant

qu'il ne dormait pas, elle lui dit : Puisque le cabriolet te renversa avant que tu fusses entré à la banque, tu n'as pu échanger ton billet; il faut pourtant que nous ayons de l'argent aujourd'hui; le boulanger ne pourrait rendre une forte somme, le propriétaire serait capable de garder même le loyer que nous ne lui devrons que dans deux mois; j'irai donc, si tu le veux, à la banque.... Tu ne me réponds point! te sentirais-tu plus mal?—Plus d'espérance pour moi! s'écria M. Dumont d'une voix étouffée : — O mon ami, qu'éprouves-tu? — le plus cruel désespoir; j'ai perdu hier le billet de banque : — Le Seigneur soit loué! s'écria sa femme, car j'ai tremblé un instant pour ta vie. Si Dieu te conserve, j'aurai du courage pour supporter le malheur. — Qui peut adoucir le nôtre : nous n'avons plus de crédit, plus de ressources, aucun ami puissant pour nous secourir? — Nous avons notre Père céleste, reprit madame Dumont, il sera le père et l'appui de nos enfans. —L'infortuné marchand, un peu ranimé par ces paroles, tendit la main à sa femme; elle la lui serra avec tendresse, et lui proposa de lire, selon leur coutume quelques passages de la Bible; elle eut soin de choisir ceux qui pouvaient le mieux calmer la cruelle agitation de son mari, et entre autres ces belles paroles du Psalmiste ; *Mon âme, pourquoi t'abats-tu, et pourquoi frémis-tu dans moi? attends-toi à Dieu, car je le célébrerai encore; il est ma délivrance et mon Dieu* (18).

Après la lecture, elle prononça tout haut une prière fervente. Plus les secours de la terre semblaient lui manquer, plus sa confiance en la bonté divine se fortifiait et s'augmentait. Elle venait de

(18) Psaume XLII, 6.

terminer sa prière, lorsque son mari lui raconta qu'il avait pris le numéro du billet qui devait être déjà indiqué à la banque par les soins de sa cousine. — Si celui qui l'a trouvé va pour en toucher le montant, il sera arrêté, et cet argent nous sera rendu; mais n'y comptons pas, les gens accoutumés aux mauvaises actions sont sur leurs gardes pour les cacher. — Ils sont découverts et punis tôt ou tard ! s'écria la femme pieuse; et pourquoi, d'ailleurs, ce billet ne serait-il pas tombé dans les mains d'un honnête homme? — A peine elle achevait ces mots, que l'on frappa de nouveau à la porte; mais cette fois ce n'était pas le propriétaire, c'etait la bonne cousine Lamy qui criait à tue tête; « Le billet est retrouvé, j'apporte l'argent, je vous amène M. Pascalis... Mais ouvrez donc! c'est une aventure unique, incroyable! se trouver à la banque au même moment tous les deux; oui, j'y suis arrivée tout juste quand il venait de déposer le billet, disant qu'il n'était pas à lui.

Tout ce flux de paroles échappa à la cousine Lamy avant que la porte fût ouverte; car le marchand était si troublé, qu'il cherchait partout la clef, qui était dans la serrure; enfin sa femme ouvre; elle embrasse sa cousine, la questionne, l'écoute, tandis que le marchand tient fortement embrassé le bon Pascalis, pour lequel il ne pouvait encore trouver une seule parole. Dès que son émotion lui permit d'articuler ses remercîmens et de se répandre en éloges, Pascalis l'arrêta et lui dit : On pourrait, au contraire, me faire des reproches; vous ne savez pas que j'ai hésité à remplir mon devoir; sans le secours du ciel, j'aurais succombé à la tentation de toucher à cette somme, de disposer pour un temps de ce qui ne m'appartenait point; — pour quelques jours peut-être, interrompit la cousine

Lamy, mais c'était toujours trop : racontez-nous vos combats, votre triomphe, ajouta-t-elle en s'enfonçant sur sa chaise, car tout ce qui se passe dans le cœur d'un homme comme vous peut fournir d'utiles leçons, et de plus j'aime à tout savoir, moi. Ainsi parlez, M. Pascalis. — Oui, parlez, répéta le marchand, en serrant la main de ce dernier; car ma cousine est une excellente femme, une amie sûre.

L'orphelin raconta alors naïvement tout ce que nous savions déjà; il ne cacha que le nom de Pierre, avoua que les mauvais conseils qu'il en avait reçus avaient fait sur lui une impression fâcheuse, et il ajouta : «Abattu par le malheur de ma situation et tout occupé de la lettre de Gervais qui y mettait le comble, j'allais oublier de faire, comme chaque soir la lecture de quelques versets de la Bible (19), lorsqu'ayant heurté par mégarde une petite table sur laquelle était posé le livre sacré, il tomba ouvert devant moi. Je parcourus machinalement les deux pages qui s'offraient à mes regards et le passage suivant des proverbes : *Ne retiens pas le bien de ceux à qui il appartient, encore qu'il fût en ta puissance de le faire* (20). Ce passage fut comme un trait de lumière qui me montra la route que je devais suivre, et l'énormité de la faute dont je me serais rendu coupable en me permettant de disposer de ce qui ne m'appartenait point. Bien persuadé que les réflexions des hommes les plus sages sont variables comme les circonstances de leur vie et les passions de leur cœur, que les meilleurs principes de morale ne suffisent pas pour nous garantir de toute mauvaise action, et qu'enfin il faut sentir sa faiblesse

(19) On trouve, à tous les dépôts de la société des Traités religieux, des Bibles à 5 fr. et même à 3 fr., et des Nouveaux-Testamens à 1 fr. 50 cent.

(20) Proverbes, III, 27.

pour être fort, et invoquer la grâce divine pour marcher en assurance, je demandai pardon à Dieu d'avoir négligé quelques momens de recourir à lui, et je le remerciai de ce que sa parole avait été *une lampe à mes pieds, une lumière à mes sentiers* (21). » — Me voilà bien tranquille sur votre conscience, dit alors madame Lamy; mais je voudrais l'être sur votre sort. — Le bruit des voitures vous a donc empêché d'entendre ma conversation avec ce monsieur qui nous a accompagnés jusqu'ici et qui heureusement m'a reconnu; c'est un négociant de Ganges qui a connu ma famille et qui fut toujours pour moi plein de bonté; il arrive de voyage pour établir ici une maison de commerce, et me promet dès demain une petite place, et pour l'avenir quelque avancement, s'il me trouve toujours digne de ses bontés. — Ah ! j'irai le trouver, dit madame Lamy, et il saura si vous êtes un digne jeune homme. Comme je me trouve très-heureuse de vous connaître, j'espère que vous viendrez dîner frugalement avec moi tous les jours, — excepté, interrompit le marchand, tous ceux où j'aurai la préférence. *Mieux vaut un morceau de pain là où il y a la paix, qu'une maison pleine de viande où il y a querelle* (22); *que l'homme qui a des intimes amis se tienne à leur amitié, parce qu'il y a tel ami qui est plus attaché que le frère* (23), ajouta-t-il, tandis que madame Dumont préparait un déjeûner fort simple. — Il faut que je vous quitte à l'instant, dit alors Pascalis, je vais rejoindre mon protecteur, qui veut bien me faire l'avance de cinquante francs que je dois à M. Gervais, et je dois me trouver chez moi à midi pour les rendre à ce

(21) Psaume CXIX, 105.
(22) Proverbes, XVII, 1.
(23) Proverbes, XII, 24.

digne ami. — Nous ne pouvons que vous approuver, dit madame Dumont. La belle action que l'on vient de faire n'autorise jamais à oublier le devoir qui reste à remplir. Que le Seigneur vous bénisse et vous accorde les forces nécessaires pour ne jamais vous écarter du sentier de la vertu qu'il vous a permis de suivre jusqu'à ce jour ! Venez nous voir souvent; car vous nous êtes devenu cher, et nous ne perdrons pas le souvenir de l'événement qui nous a fait connaître votre droiture et votre piété.

Publié par la Société des Traités religieux de Paris, et se trouve au dépôt central chez H. Servier fils, libraire, rue de l'Oratoire-Saint-Honoré, n 6.

Prix : 3 fr. 50 c. les 100 exemplaires.

La Société des Traités religieux de Paris espère publier sous peu plusieurs nouveaux Traités, que l'on pourra se procurer au dépôt central, rue de l'Oratoire-Saint-Honoré, n° 6. On invite ceux qui s'intéressent à cette entreprise à déposer leurs dons à la même adresse.

La Société a déjà publié :

N° 1. LE SERMON SUR LA MONTAGNE.—Prix : 3 fr. les 100 exemplaires.

N° 2. LA FILLE DU LAITIER.—Prix : 4 fr. les 100 exemplaires.

N° 3. JACQUES LE RAMONEUR.—Prix : 3 fr. les 100 exemplaires.

N° 4. LA LOTERIE.—Prix : 3 fr. les 100 exempl.

N° 5. L'ORPHELIN, ou la Tentation du Pauvre.—Prix : 3 fr. 50 cent. les 100 exemplaires.

N° 6. L'APOLOGIE DE SAINT PAUL DEVANT AGRIPPA. — Prix : 1 fr. 50 c. les 100 ex.

N° 7. LA PRIÈRE DU CŒUR. — Prix : 3 fr. les 100 exemplaires.

N° 8. CONVERSATION ENTRE DEUX AMIS. — Prix ; 4 fr. les 100 exemplaires.

N° 9. LA NAISSANCE DE JÉSUS-CHRIST. — Prix : 1 fr. 50 cent. les 100 exemplaires.

N° 10. LE PAUVRE JOSEPH.—Prix : 2 fr. 50 cent. les 100 exemplaires.

N° 11. L'ÉVANGILE SELON SAINT JEAN (en entier).—Prix : 10 fr. les 100 exemplaires.

N° 12. LA CROIX DE CHRIST. — Prix : 4 fr. les 100 exemplaires.

N° 13. LA MORT DE JESUS-CHRIST.—Prix : 1 fr. 50 cent. les 100 exemplaires.

Tous ces Traités se vendent 5 cent. l'exemplaire séparé, sauf le N° 11, dont le prix est de 15 centimes.

On trouve, à tous les dépôts de la Société des Traités religieux, des Bibles à 5 fr. et même à 3 fr., et des Nouveaux-Testamens à 1 fr. 50 c.

STÉRÉOTYPÉ ET IMPRIMÉ PAR J. SMITH, RUE MONTMORENCY, N° 16.

La Société des Traités religieux de Paris espère publier sous peu plusieurs nouveaux Traités, que l'on pourra se procurer au dépôt central, rue de l'Oratoire-Saint-Honoré, n° 6. On invite ceux qui s'intéressent à cette entreprise à adresser leurs dons à la même adresse.

La Société a déjà publié :

N° 1. LE SERMON SUR LA MONTAGNE. — Prix : 1 fr. les 100 exemplaires.

N° 2. LA FILLE DU LAITIER. — Prix : 4 fr. les 100 exemplaires.

N° 3. [illegible]. — Prix : 3 fr. les 100 exemplaires.

N° 4. LA LOTERIE. — Prix : 3 fr. les 100 exempl.

N° 5. L'ORPHELIN, ou la Tentation du Pauvre. — Prix : 3 fr. 50 cent. les 100 exemplaires.

N° 6. L'APOLOGIE DE SAINT PAUL DEVANT AGRIPPA. — Prix : 1 fr. 50 c. les 100 ex.

N° 7. LA PRIÈRE DU CŒUR. — Prix : 3 fr. les 100 exemplaires.

N° 8. CONVERSATION ENTRE DEUX AMIS. — Prix : 4 fr. les 100 exemplaires.

N° 9. LA NAISSANCE DE JÉSUS-CHRIST. — Prix : 1 fr. 50 cent. les 100 exemplaires.

N° 10. LE PAUVRE JOSEPH. — Prix : 2 fr. 50 cent. les 100 exemplaires.

N° 11. L'ÉVANGILE SELON SAINT JEAN (en entier). — Prix : 10 fr. les 100 exemplaires.

N° 12. LA CROIX DE CHRIST. — Prix : 4 fr. les 100 exemplaires.

N° 13. LA MORT DE JÉSUS-CHRIST. — Prix : 1 fr. 50 cent. les 100 exemplaires.

Tous ces Traités se vendent 5 cent. l'exemplaire séparé, sauf le N° 11, dont le prix est de 15 centimes.

On trouve, à tous les dépôts de la Société des Traités religieux, des Bibles à [illegible], et des Nouveaux-Testamens à 1 fr. 50 c.

[illegible], RUE MONTMORENCY, n° 16.